

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



T. BEAUGRAND
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :
Par an \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

LADEBAUCHE
Rédacteur-en-chef.

LE GRAND TONIC RENFORCISSANT DU JOUR

PREMIER PRIX AU CONCOURS INTERNATIONAL DE BRUXELLES 1885

QUININE

ET
FIEVRES
LE GRAND TONIC RENFORCISSANT DU JOUR

FEUILLETON du CANARD

LES CRIMES

DE

POLICHINELLE.

(Suite.)

A cette vue, les cœurs les plus fermes se sentirent ébranlés. Toutes les femmes poussèrent des cris épouvantables et tombèrent évanouies dans les bras de leurs maris, les filles d'honneur tombèrent dans ceux des officiers d'état-major ou des pages. Quatre ou cinq étaient si laides qu'il n'y eut personne qui voulut leur prêter secours. Et pendant ce temps le rire continuait toujours, aigu d'abord comme la plus haute note du violon, puis se renflant peu à peu, faisant le tour de la salle, répété par tous les échos surtout par toutes les fenêtres et par la grande porte du palais, traversant la place, se répandant dans toutes les rues de la ville et s'élevant au loin sur la mer. On assure qu'il fut entendu jusqu'à Babylone et qu'il fit frissonner le poil des onagres au fond du désert de Mésopotamie.

A ce rire effroyable succéda un autre prodige. Aussitôt que les dames évanouies eurent repris leurs sens, une voix claire et puissante qui venait comme le rire de la bouche de l'ami de Polichinelle prononça ces paroles :

— Le trésor que contient ce coffre est le donaire de la princesse Isoline. Nul autre qu'elle ou son mari le prince Polichinelle n'aura le droit de l'ouvrir ou même de toucher à cette clef. Le roi Pantalon est un vieux filou qui a voulu escroquer son gendre. Tôt ou tard il en sera puni.

Pantalon s'isola d'une frayeur mortelle, tomba à genoux en s'écriant : Seigneur mon Dieu ! Seigneur mon Dieu ! Mon Dieu Seigneur !



La Picotte ayant entendu dire que le candidat du *Monde* supprimerait le bureau de santé en cas d'épidémie, se présente le 1er Mars dans un des polls pour voter en faveur de M. Decary.

Et il se mit à réciter son *Pater* qu'il avait oublié depuis bien long temps.

Quand à Polichinelle, il prit la clef dans la serrure, s'agenouilla respectueusement devant la princesse, la lui mit dans la main et lui dit avec cette grâce incomparable qui ornait ses moindres discours :

— Belle Isoline, cette clef, ce trésor inépuisable, mon cœur, ma vie, tout est à vous. Consentez-vous à me prendre pour mari ?

Elle abaissa modestement les yeux sur ce séduisant bossu, rougit un peu comme il convient aux demoiselles bien élevées, et répondit avec une douceur infinie :

— Ah ! seigneur Polichinelle, pourrais-je hésiter ? N'est-ce pas le désir de mon père et de ma mère ?

Il devint plus pressant et ajouta :
— O ma belle princesse, ce n'est pas seulement à votre obéissance, c'est aussi à votre inclination que je voudrais devoir le bonheur qui m'attend.

— Ah ! vous me pressez trop, répliqua-t-elle en minaudant. Puis elle rougit encore un peu plus, et enfin laissa échapper ce doux aveux :

— Eh bien, oui, prince, puisque vous voulez le savoir, mon cœur est d'accord avec le vôtre, et s'il m'était

permis de souhaiter quelque chose, mon vœu le plus cher serait d'épouser le fils de l'empereur Engoulatromba.

En disant ces mots, pour cacher son émotion elle ouvrit le coffre mystérieux et fit signe à tous les spectateurs de s'approcher.

Mais comment décrire toutes les merveilles que contenait ce meuble prodigieux ? Comment en donner une idée au lecteur qui n'a jamais rien vu de plus précieux que de l'or, des perles, des diamants et autres baguettes de cette espèce ?

Le fameux Ko hi-noor, ce diamant sans pareille qui servait d'agrafe à la fameuse Nourounihar, fille de Chagan, empereur des Indes, n'avait qu'un petit caillou ramassé au fond d'une rivière si on l'avait comparé à la moindre des pierres étincelantes qui formaient la couronne de la belle Isoline. Aussi venaient-elles toutes d'une mine que le Diable faisait exploiter par les damnés dans ses domaines souterrains.

Polichinelle prit la couronne avec les deux mains et voulut la poser lui-même sur la tête de la princesse. Celle-ci se récria, la croyant trop vaste et craignant qu'elle tomba sur son nez, mais la couronne était fée, c'est-à-dire vivante et s'adapta d'elle-même sur son front. Ce ne fut pas le moins

étonnement d'Isoline.

Quant aux bracelets, aux colliers, aux bagues et aux bijoux de toute espèce, on n'en peut rien dire sinon qu'ils surpassaient autant les choses que nous connaissons aujourd'hui sous ce nom que celles-ci surpassent à leur tour les parés des rues.

Le moindre diamant, examiné et pesé par un Juif d'Amsterdam, fut estimé si haut qu'un budget trois fois plus considérable que celui de la République Française (qui est pourtant le plus énorme de tous les budgets connus), aurait à peine pu en payer la moitié.

Quant aux pièces d'or de vingt francs, toutes marquées au chiffre et portant le portrait fort ressemblant de la belle Isoline (c'était une galanterie de Polichinelle), elles étaient innombrables et l'on se pressait tellement pour les voir que la princesse faillit être renversée et foulée aux pieds. Alors, pour la dégager sans violence, Polichinelle saisit à pleines mains douze ou quinze poignées d'or et les jeta par la fenêtre en disant avec noblesse :

— Tout ce qui tombe dans le fossé est pour le soldat !

Aussitôt soldats, courtisans, officiers d'état-major, ministres, dames d'honneur, filles d'honneur, pages et mar-

mitons laissant là le coffre, la couronne et la famille royale et coururent sur la place pour avoir leur part de cette bienfaisante pluie d'or. Même leur empressement fut si grand, et si grande aussi la confusion qu'une dame eut la jambe cassée, une autre eut le bras luxé, une autre fut jetée à terre et foulée aux pieds des passants comme un fantassin mourant par une charge de cavalerie. Quant aux nez et aux yeux posés, aux dents brisées, aux mâchoires brisées, il y en eut un nombre incalculable.

Polichinelle considérait ce spectacle avec bonheur. Mais voilà que tout à coup sonna au beffroi de la cathédrale. Alors il sentit qu'il était temps de se retirer et prit congé de leurs Majestés.

— Où logez-vous demanda le roi ?
— Dans mon vaisseau-amiral sur la mer.

— A demain, prince. A dix heures du matin.

— Ah ! soupira Polichinelle en levant les yeux au ciel, ces dix heures dureront autant que dix siècles.

Quand il fut parti, Pantalon demanda :

— Eh bien ! Isoline, que penses-tu de ton futur mari ?

La tendre et charmante princesse répondit :

— Papa, je n'ai jamais rêvé rien de plus beau.

— Ah ! ah ! Et toi ! Gertrude ?

La reine leva la tête et répliqua en soupirant aussi, mais d'une autre façon qu'Isoline :

— Je prie Dieu que ce beau n'aime pas le malin, car chez nous !

— Oh ! maman !

— Après tout, ça ne me regarde pas. Je ne serai que sa belle-mère, moi ; mais toi, tu seras sa femme, et j'en tremble d'avance.

Pantalon ajouta :

— Toujours des jérémiades ! Va te coucher, ma femme ! Allons nous coucher, ma fille !

XVI

Faut-il raconter maintenant les fêtes du mariage et sa prodigieuse magnificence ? Faut-il dire que jamais plus grand roi n'avait marié plus belle princesse ; à plus séduisant bossu : que jamais peuple n'avait montré plus d'amour à son roi, à sa reine, à sa princesse royale, à la dynastie toute entière ; que jamais plus délicieux festin ne fut servi à une noblesse plus fidèle et plus brave, à une magistrature plus intègre, à une finance plus honnête, à un clergé plus digne de vénération, à des ministres et à des sous-secrétaires d'Etat plus respectables et d'une meilleure tenue ?

Non certes, vous le devinez sans peine. Pour vous en donner une idée

sachez qu'il avait été rédigé, ce fut par le fameux Trompette lui-même qui était pour les sautes et les entrainements le plus grand artiste de ce temps-là. Les journalistes de ce pays en parlèrent, les historiens copiaient les journalistes, et par ce moyen transmettent le menu à la postérité. Afin de ne faire connaître à personne le péché d'envie et de gourmandise, je le passerai sous silence aussi bien que les cantates composées en l'honneur du mariage par douze académiciens du plus rare génie qui, pour récompense, obtinrent la permission de lécher les plats et les casseroles.

Enfin tout fut admirable dans le cortège royal, même la démarche imposante de Mme Polichinelle la mère, qui donnait la main au roi Pantaloon pour aller à la cathédrale. Vêtue si magnifiquement que la reine Gertrude elle-même en était jalouse, elle fit sans difficulté les plus belles révérences du monde avec une grâce et un à propos infinis.

Bien plus, elle voulait parler et adresser son compliment à "sa comère" comme elle appelait la reine, et sans doute elle n'aurait prononcé que des paroles dignes du lieu où elle était et des circonstances, mais Polichinelle lui fit de la main signe de se taire en annonçant à Louis Majestés qu'elle avait été prise la veille d'une extinction de voix. Comme elle allait réclamer, il lui dit tout bas que le moindre mot ferait manquer son mariage avec la belle Isoline.

A cette pensée, la bonne dame, qui aimait son garnement de fils quatorze millions de fois plus qu'il ne méritait, avala sa langue avec peine pendant que le roi Pantaloon laissait un compliment de condoléance sur son indisposition. Elle eut cependant les unes les plus gracieuses pour la belle Isoline et l'embrassa trois ou quatre fois, indiquant ainsi le bonheur qu'elle avait de la voir. La princesse de son côté, se montra fort aimable pour sa belle-mère.

Enfin tout allait pour le mieux. Un seul incident étonna tout les spectateurs de la cérémonie. Un gentilhomme inconnu, de haute mine et vêtu comme un prince, qui servait de témoin à Polichinelle et donnait la main à la reine Gertrude, poussa un cri effroyable en entrant dans la cathédrale, lâcha fort violemment cette auguste princesse et s'enfuit en boitant sur la place sans qu'on put deviner pourquoi. Le donneur d'eau bénite déclara seulement qu'ayant tenu du goupillon au nouveau veau, une goutte d'eau bénite était tombée à ce qu'il croyait sur son pied et l'avait fait crier comme un brûlé.

Déjà on commençait à faire des commentaires sur cet évènement bizarre et peut-être sur ce mariage improvisé, lorsque le gentilhomme fit dire par un page que son pied avait tourné brusquement, qu'il était luxé et qu'il ne fallait pas l'attendre, qu'il allait retourner dans sa principauté de Los Inferos, où son médecin de confiance lui remettrait sans difficulté chaque os à sa place naturelle.

En entendant cette excuse, la douce Isoline demanda tout bas à son mari (car dans l'intervalle, ils avaient reçu la bénédiction nuptiale), où se trouvait cette principauté de Los Inferos dont elle n'avait jamais entendu parler.

A quoi Polichinelle répliqua :
— Aux antipodes, ma chère.
— Mais où sont les antipodes ?
— Dans un pays où je ne vous souhaite pas d'aller, mon ange adoré.

— Pourquoi donc ? Est-ce qu'il y fait frais ?
— Au contraire, mon bel oiseau bleu, il n'y fait que trop chaud... Oh ! oui, chaud ! si chaud, ce qu'il m'a dit, que le soleil est gelé en comparaison.

— O le pauvre prince ! dit Isoline avec compassion. Comment fait-il pour vivre là ?
— Il prend patience et, de temps en temps, il vient me voir. Dans son pays, tous ses sujets se battent entre eux continuellement. Ils se détestent, ils s'arrachent les yeux, ils se mangent le nez, ils se coupent les oreilles ; enfin c'est à faire frémir.

— Et il ne peut pas l'empêcher, lui ?
— Non.

(A continuer)



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Annonces: Première insertion, 10 centimes par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,
Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 27 Février 1886

Le p'tit dernier de la famille Pendar

Le père Pendar-Vanasse a présenté la semaine passée son p'tit dernier aux citoyens de Montréal.



C'était à l'occasion de la nomination des candidats à la mairie, et grande fut la surprise du public qui attendait pour le moins un orateur adulte, de voir s'avancer sur l'estrade un poupon qui avait encore du lait au bout du nez!

Mais les pères de famille ont de ces amours-propres bizarres, et M. Pendar-Vanasse avait à cœur d'exhiber aux populations le dernier rejeton de la clique pendar-dienne du Monde.

Malheureusement comme tous les p'tits derniers d'une nombreuse famille, le Benjamin en question est tant soit peu raté.

D'abord son éducation n'est pas encore achevée, et ses parents auraient dû le laisser encore quelques mois en nourrice avant de le produire en société.

Mais enfin il faut prendre les personnes comme on nous les présente, et puisque le jeune Têtu-Pendar a fait son entrée dans la vie publique de la façon originale que l'on sait, il appartient au chroniqueur d'examiner si l'on trouvera dans cette jeune âme ces capacités transcendantes qui font les grands hommes dont s'honore une patrie.

Nous avons donc consulté la nourrice du jeune Têtu qui surveillait d'un œil tendre son nourrisson en train de piailler contre le maire Beaugrand.

— Ah ! monsieur, nous a répondu cette brave femme, il est ben fin allez, le petiot, mais j'ai eu ben du mal à l'élever; dès l'âge de trois mois, il s'est mis à faire des vers, et il paraît que cette infirmité ne l'a pas quitté. On m'a dit qu'il en avait fait l'autre jour plusieurs de dix-sept pieds de long; ben sûr qu'il va en mourir ! le pauvre cher ! Aussi j'ai téché un médecin sauvage qui m'a donné de la poudre pour lui faire passer ça, et je m'en vais la lui faire avaler ce soir en le couchant !

— Gardez vous en bien, ma brave femme, vous perdrez votre temps, car c'est une maladie voyez vous, dont on ne se guérit jamais !

— Et c'est ben dai greux ?

— Pour les autres, ma bonne dame.

Sur ces entre faites la nourrice s'écria avec admiration :

— Ah ! regardez le ! comme il crie ! comme il gesticule ! comme il se démène ! On dirait qu'il est pris au haut mal ! c'est pas raisonnable pour un enfant de se livrer à c'te gymnastique là. Pour sûr, il va se faire périr ! Ecoutez-le donc, il crie aussi fort comme si on le débarbouillait !

Voyant que nous n'apprenions plus rien d'intéressant de cette femme, nous la laissâmes à ses transports ; aussi bien le jeune Têtu venait de jeter son bonnet en l'air comme les gamins qui sortent de la classe, cela signifiait donc qu'il avait fini.

Quelques instants après une scène des plus vives se passait à la sentine du Monde toujours à propos du p'tit dernier de la famille Pendar; la voici tel que nous l'a raconté le sourd-muet qui sert de reporter au Canard :

M. Decary — (entrant furieux) — Saperlotte ! M. Vanasse ; vous fichez vous de moi ! vous m'avez promis de bons orateurs pour soutenir ma présentation et au lieu de cela, vous m'envoyez un jeune innocent qui ferait j'en suis certain un bon enfant de choeur, mais qui n'est pas plus tribun que je ne serai maire. Vous comprenez maintenant mon chien est mort !

M. Vanasse — Je vous ai offert tout ce que j'ai de mieux dans mon stock.

M. Decary. — Vous friez mieux de fermer boutique alors !

Le poète Têtu. (Apparaissant avec une tartine de confiture à la main). — De quoi vous plaignez-vous, adorable Decary :

Je suis jeune il est vrai, mais aux âmes biens nées
La valeur n'attend pas le nombre des années !

Comment trouvez vous ces vers là ? ils sont de moi.



M. Decary (surpris) — Ils sont beaux, mais il me semblait les avoir déjà entendus quelque part.

Le poète Têtu — Vous vous trompez, ils sont bien de moi ; et comment avez-vous trouvé les vers que j'ai dit tantôt à la tribune de l'hôtel-de-ville !

M. Decary — Comment ! que voulez vous dire ?

Le poète Têtu — Sans doute ! Le discours que j'ai prononcé tout à l'heure contre Beaugrand était en vers, du commencement jusqu'à la fin.

M. Decary — Je ne m'en serais jamais douté !

Le poète Têtu — Tout le monde me dit la même chose que vous ; cela prouve que c'est un vrai tour de force; faire des vers qui ressemblent à de la prose, c'est là; dernier mot du genre.

M. Vanasse — (enthousiasmé) Embrasse-moi, mon amour, tu seras l'orgueil de la famille (bas à M. Decary) je ne veux pas le dire tout haut, de peur d'exoiler sa vanité, mais cet enfant est un prodige. (haut) Je suis content de toi; tiens prends ces copes pour aller acheter de la nananne; mais ne mange pas tout, tu pourrais te rendre malade.

Le poète Têtu — Soyez tranquille j'en emploierai la moitié pour m'acheter des marbres. (Il sort en fredonnant la complainte de la ruelle Rolland — Revenant sur ses pas) ah ! à propos, c'est encore de moi ce chef-d'œuvre là !

M. Decary — (Impatient) Tout cela est bel et bon, mais la moindre influence un peu sérieuse aurait fait bien mieux mou affaire. Va t'en jouer, mon p'tit, j'ai à parler de choses sérieuses avec ton papa, et surtout ne te mêle plus de mes affaires.

Le poète Têtu (avec curiosité) Qu'est ce que vous allez faire ?



M. Vanasse — (d'une voix douce) Retire toi, mon enfant; nous allons essayer la veste que j'ai préparée pour monsieur.

Ici s'arrêta la conversation que notre reporter sourd-muet a pu saisir à travers la fissure indiscrète d'une boiserie disjointe; et de la place où il se trouvait, notre reporter put voir le p'tit dernier de la famille Pendar, qui convaincu d'avoir pulvérisé M. Beaugrand, racontait ses prouesses à tous ses petits camarades.

CAS TERRIBLE DE RAGE

M. Vanasse est enragé ! Cette terrible nouvelle qui a éclaté comme une bombe avant-hier, ne nous a pas surpris; nous pensions en effet que la haine malade que le directeur du Monde vouait depuis quelque temps au maire de Montréal ne pouvait provenir d'une personne saine de corps et d'esprit.

Mais nous mettions cela, soit sur le compte d'un retour à l'état d'enfance; soit sur une constipation opiniâtre ayant amené une congestion ou une araignée au cerveau; soit sur un affaiblissement général des facultés intellectuelles résultant de la lecture quotidienne de son journal.

Mais il n'en était rien. M. Vanasse avait bel et bien été mordu il y a quelques mois par un petit chien appartenant paraît-il à sir A. P. Caron, d'autres disent à M. Corbeil.

Le virus avait lentement progressé, mais depuis quelque temps les germes prenaient des développements extraordinaires amenant, entr'autres accidents, la Beau-grandphobie qui fit commettre à l'infortuné M. Vanasse tous les actes ridicules que l'on sait.

COUACS

Le krach des propriétaires. Moralité renouvelée d'une fable connue.

— Que faisiez-vous au temps chaud ?

— Je bâtaissais, ne vous déplaise.

— Eh bien ! louez, maintenant.

Toto reçoit sa première leçon de géographie.

— Qu'est-ce qu'il y a là... demande le professeur en posant son doigt sur un point de la carte.

— Là ? fait Toto, un ongle sale.

Dialogue entre un jeune commis et son patron :

— Vous avez demandé à me parler ? fait le patron.

— Oui, monsieur. Je viens soumettre à votre équité une réclamation à laquelle, je n'en doute pas, vous ferez bon accueil.

— Laquelle ? Je vous écoute.

— Rien de plus légitime. Je fais, dans la maison, la même besogne que Z... et je gagne trente francs de moins par mois, est ce juste ?

— Non; mon ami, vous avez raison... Je vais diminuer Z... de trente francs !

Le baron Rapineau examinant, chez le marbrier, la pierre qu'il doit faire placer sur le tombeau de sa femme :

— Trois larmes ? Pourquoi trois larmes ? quand nous n'avons que deux yeux.

A l'Élysée-Montmartre, entre valets de chambre.

— Ou es-tu maintenant ?

— Chez un dentiste.

— Tiens ! j'en ai besoin d'un. Est-il adroit, ton singe ?

— Ah ! mon cher, d'une adresse épataante; il poserait un ratelier à une bouche de chaleur !

Un monsieur demande à un bibliophile de lui prêter un livre.

Oh ! non, mon ami, je ne vous prêterai pas ce volume.

— Mais pourquoi ?

— C'est que je vous en ai emprunté une fois et que vous ne me l'avez pas réclamé !

Un individu enjambe le parapet d'un pont pour se jeter à l'eau.

Il est retenu par un gardien de la paix :

— Malheureux ! qu'allez vous faire ?

— Je n'ai pas le sou...

— Et vous n'avez pas de parents ?

— Si fait. J'ai une femme : même qu'elle est riche...

— Alors, allez vivre avec elle.

L'autre, faisant le plongeon :
— Merci, mon désespoir ne va pas jusque-là !

Autour de la corbeille :

— Mon cher, il n'y a que ce X... pour savoir saisir une occasion aux cheveux.

— Mais... si elle était chauve ?

— Eh bien, il lui mettrait une perruque...

Calino domestique :

Le baron de X... vient de terminer sa liste de cartes pour Paris.

Il les remet, pour la poste, à Calino, on lui disant d'aller les porter.

Calino n'a pas compris, et il rentre que huit jours après.

Il était allé les remettre à domicile...

Les bonnes amies.

— J'ai vu Jeanne, hier, à l'Opéra. Elle est étonnante, elle semblait bïller d'un nouveau lustre.

— Vraiment !

— C'est le mot; elle vient d'avoir ses quarante-cinq ans !

Distraction.

Une jeune personne qui exerce la profession de marchande de violettes vient un jour à suppléer, momentanément, une de ses amies marchande de poisson empêchée.

Elle crie à plein poumon :

— Harangs frais à faire ! ça embaume !

Une jolie anecdote qu'aimait à raconter Paul Baudry, l'auteur des peintures du foyer de l'Opéra à Paris, mort récemment.

Un matin, le peintre X..., un panier perché, arrive dans son atelier, la mine tout encharibottée :

— Mon cher, je viens te demander un service. J'ai besoin de cinq cents francs. Il faut que tu me les trouves.

Baudry s'exécute. L'autre empoche l'argent. Le soir, Baudry le rencontre au café et se met en devoir de lui faire un brin de morale :

— Voyons, tu devrais travailler, te ranger. Tâche de te sortir d'embaras. On dit que tu as trente mille francs de dettes...

— Oh! trente mille francs!... Quel le bon bague!... Je dois à peine trois mille francs à des créanciers sérieux... Quant au reste...

— Eh bien, le reste?...
— Le reste ne compte pas, parbleu!

— Comment?...
— Mais non : c'est de l'argent prêté par des camarades comme toi.

Entrée de bal masqué :
— Tiens ! Cascadette avec un Chinois...

— A-t-elle de la veine, celle là, d'avoir déjà trouvé un magot !

Un placement qui rapporte 50,000 pour 100.—Le lieutenant Josiah Chance, du 17^{ème} régiment d'infanterie des E. U. est mort soudainement à Tremont, O., tombé malade pendant qu'il faisait des emplettes, il mourut d'une maladie de cœur, en s'en retournant chez lui. Il était frère de l'hon. Mahlon Chance, d'Ohio; du capit. Jesse Chance, du 13^{ème} régiment de cavalerie des E. U., et de Mrs Stanley Huntley, veuve de l'ancien humoriste de l'Éagle de Brooklyn. Il gagna \$30,000 à un tirage de la Loterie de la Louisiane, le 10 juillet 1883 et investit ces fonds dans des terrains du territoire du Dakota, où il était stationné. A sa mort, sa succession valait plus de \$100,000. Il mit son argent là où il eut un retour de 50,000 pour 100, par un simple placement de \$2. N. O. Times-Democrat, 13 Déc.

Un matelot, retour de l'Annam et du tonquin, est fêté par des amis auxquels il raconte ses impressions.

— As-tu vu le roi des Annamites ? lui demande un des convives.

— Pas du tout... et c'est heureux pour moi. Car, d'après les codes du pays, celui qui le regarde une première fois, est décapité, et, la seconde fois, il est expulsé !

Dans un ministère :

Un employé vient de perdre son père mort subitement au provinca. Il va trouver son chef de bureau pour lui demander un congé.

— Combien de jours vous faut-il pour enterrer votre père ?

Et comme l'employé, absorbé par sa douleur, ne lui répond pas.

— Alors, partez, ajoutez le chef, mais dépêchez-vous de revenir et surtout ne vous amusez pas !

Dans un salon :

On cause d'un homme politique.

— Quel homme charmant ! dit une dame... Il promet si bien.

Notre confrère C... est abondé sur le boulevard par un gommeux de sa connaissance.

— Dites donc, mon cher, vous connaissez X... n'est-ce pas ? Eh bien, je viens d'échanger deux balles avec lui.

Notre confrère, roidemont :

— De la main à la main ou par l'intermédiaire d'un pistolet ?

Guibollard fait le compte de ses dépenses pendant le mois.

— Tiens, dit sa femme, tu fais ton addition de bas en haut !

— Parfaitement, répond Guibollard, de cette façon je fais du même coup l'addition et la preuve.

Fragment de dialogue :

— Oui, mon cher, voilà plus de six mois que cette idée me trotte dans la tête.

— La malheureuse ! Elle a bien dû s'ennuyer toute seule.

Un bas bleu nous disait hier :

— Pour moi il n'y a jamais eu que trois grands "hommes" : Judith, Jeanne d'Arc et George Sand !

C'est avant-hier que le terrible mal s'est déclaré dans toute son intensité ; M. Vanasse s'est jeté tout à coup, l'écume à la bouche, sur plusieurs numéros de la Patrie qui se trouvaient sur son bureau, les déchiquant et mordant à pleines dents.

Au bruit qu'il faisait toute la rédaction du Monde accourut, et voyant son patron avaler des numéros de la feuille ennemie, elle crut qu'il se payait là une légère satisfaction ; mais mal en prit à ces messieurs, car tournant sa rage contre eux, M. Vanasse attrapa le plus gros des rédacteurs au gras du mollet et le mordit jusqu'au sang.

Aux cris poussés par ce malheureux le reste de la bande qui ignorait encore la triste réalité voulut délivrer la victime, et chacun attrapa des morsures plus ou moins profondes, les uns aux mains, les autres aux pieds d'autres à des parties plus charnues de leur individu.

En même temps M. Vanasse poussa des espèces d'aboiements qui n'avaient rien d'humain ni même de la race canine ; c'était des sortes de hurlements parmi lesquels on pouvait à grand-peine distinguer les syllabes des mots, picotte..., Beaugrand..., Yamaska..., Riel...

— C'est la rage ! cria avec épouvante le traducteur de dépêches, que l'on aille chercher M. Décary ; sa vue calmera peut-être le boss !

Mais M. Décary qui se trouvait au comité de la rue Notre-Dame déclina l'offre qu'on lui fit en répondant que son dévouement n'irait pas jusque là.

La situation devenait embarrassante ; les rédacteurs s'étaient sauvés dans les corridors en fermant leur directeur dans son cabinet où il menaçait de casser tout le mobilier. C'est alors que M. Têtu eut l'ingénieuse idée de lui jeter le buste de Riel qui se trouve exposé dans la vitrine de la rue Notre-Dame. M. Vanasse s'empara immédiatement du buste et se mit à le manger avec frénésie.

Ce petit travail parut lui procurer quelque soulagement et quand cet acte de cannibalisme fut entièrement consommé, M. Vanasse était revenu à son état naturel.

Il est à craindre malheureusement qu'il ne lui survienne de nouveaux accès, peut-être plus dangereux que le premier, surtout quand il apprendra la réélection de M. Beaugrand.

En attendant, la rédaction du Monde qui a été toute plus ou moins mordue est allée immédiatement se faire cautériser chez un médecin en renom.

Le docteur leur dit que pour éviter la rage il était absolument nécessaire que les rédacteurs partissent au plus tôt en Europe se faire vacciner par le célèbre M. Pasteur.

— Nous faire vacciner ! Jamais ! a répondu avec une splendide unanimité la rédaction. Nous avons des principes ! nous faire vacciner ! pas d'affaires ! c'est bon pour Beaugrand cela !

Et martyr du devoir, cette phalange illustre préfère supporter la plus terrible des morts que de paraître en contradiction avec toutes les sottises qu'elle a débitées depuis si longtemps contre le bureau de santé.

Honneur à cette tenacité idiote mais courageuse !

On nous assure cependant que M. McLeod a faibli au dernier moment et qu'il est parti pour Paris sur un voilier.

DERNIERES NOUVELLES

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

(Service spécial du Canard.)

St. Hyacinthe, 26 janvier, 5 a. m.

Un cultivateur est venu affirmer, annoncer à la police qu'un homme de haute taille à la moustache rousse parcourait la nuit les parishes où régnait la picotte et qu'il offrait aux familles \$100 par malade qu'on voulait lui confier.

On pense que c'est M. Corbeil ou quelque autre agent de M. Vanasse qui veut ramasser quelques picottes afin de les amener à Montréal et de faire croire que l'épidémie est revenue dans la ville. Espérant ainsi combattre plus facilement la candidature de M. Beaugrand.

Jusqu'ici il n'aurait encore réussi dans aucune de ces bizarres transactions.

St. Hyacinthe, 26 janvier, 11 h. a. m.

L'homme à la moustache rousse s'est présenté à Chambly, dans une maison où se trouvait un patient avec des boutons plein la figure. Après un long débat l'homme à la moustache rousse a décidé le malade à l'accompagner moyennant \$1.75, un quart de fleur et un abonnement au Monde. Le malade est monté dans le sleigh de l'homme à la moustache rousse et ils sont partis dans la direction de Montréal.

St. Hyacinthe, 26 janvier, 1 h. p. m.

Le malade qui a accompagné l'homme à la moustache rousse que l'on suppose devoir être M. Corbeil, n'est pas atteint de la picotte mais bien de la gale.

Pendant tout le trajet de la route il ne faisait que de se gratter, et au bout de quelque temps M. Corbeil s'est mis à se gratter aussi.

Voyant qu'il avait été floué, l'homme à la moustache rousse a déposé son compagnon de voyage sur le chemin au milieu de la neige, laissant ce malheureux exposé à toutes les intempéries du froid.

La victime de ce procédé barbare va en appeler devant les tribunaux.

De son côté l'homme à la moustache rousse réclame sa piastre et trois trente sous et son quart de fleur.



Réflexion d'une maîtresse de pension à la lecture du procès Diike-Crawford dans le Monde.

— C'est effrayant ! ma pureté va se ternir à la lecture de pareilles énormités, et dès demain, je n'en vais cesser mon abonnement à ce journal.



AVIS IMPORTANT

OBJET PERDU

Il a été perdu ou égaré un député répondant au nom de Vanasse et représentant tout le comté de

YAMASKA

Les électeurs de ce comté promettent une

RECOMPENSE HONNETE !

A celui qui pourra leur rapporter le dit objet.

—NOTA—

Les électeurs déclarent qu'ils ne tiennent pas beaucoup à la valeur du dit objet, mais qu'ils désirent simplement régler de vieux comptes avec lui.

ANNONCES COCASSES

UNE DEMOISELLE peu intelligente, mais qu'un fort désagrément de la bouche empêche de regarder le lait en face, demande à entrer dans une maison dont le commerce serait de nature à attirer les mouches ; elle s'engagerait à les faire disparaître par la seule force de son éloquence.

A CÉDER un brevet d'invention pour faire repousser le poil des chapeaux en feutre ras.

UN FERBLANTIER, riche, avare et presbyte, demande un jeune poète pour lui ajuster des vers à ses lunettes.

MARIAGE RICHE.— Un sexagénaire paralytique, mais sourd comme un pot, ayant croqué son dernier sou dans des spéculations véreuses, épouserait une jeune fille de vingt ans qui surveillerait ses cataplasmes et lui apporterait \$ 50 000 de dot.

OCCASION SUPERBE.— On échangerait un violon de Stradivarius tout neuf contre un faux-col en papier.

UN MONSIEUR, possédant un brillant avenir, mais dévoré par les puces, qui ne lui permettent pas, sous peine de la vie, de fermer l'œil, désire trouver une jeune personne de dix huit à vingt-deux ans à laquelle l'absence d'occupation permettrait de disposer de son temps pour venir aider ledit jeune homme (de minuit à sept heures), à détruire cet insecte dévorant qui menace de l'enlever à ses parents et amis.— Écrire P. Z. bureau du journal.

ON DEMANDE une bonne ayant déjà servi... dans l'artillerie.

ON DEMANDE à ne pas être idiot à la fin de ses jours. (Un abonné du Monde.)

Les souverains n'ont pas besoin d'être malades pour jouer de vilains tours à leurs sujets, ainsi qu'il ressort d'un travail récent de M. Philibert Audebrand.

Notre confrère s'est plu à relever, depuis le commencement de ce siècle, les mots historiques, les serments politiques et autres "blagues" que l'événement devait ramener dès le lendemain à leur juste valeur.

Charles X, après le sacre, s'écria : — Laissez approcher le peuple : plus de hallesbardes !

Le lendemain, on lisait dans le *Moniteur* :

"Les gardes du corps et les Cent Suisses sont rétablis."

Et d'une ! Louis Philippe, arrivant au trône, disait :

"Mes amis, plus de procès de presse !"

Or, les amendes des journaux pendant la monarchie de Juillet, s'élevaient à plusieurs centaines de mille francs. A elle seule, la *Gazette de France* est saisie cent cinquante trois fois.

Et de deux ! Il y a là une "galerie de souverains" au moins aussi intéressante que la galerie officielle !

Un prévenu est interrogé par le juge d'instruction.

— Vous avez, dit le magistrat, contracté la signature de M. Thomas ?

— Moi !... j'ai tout bêtement signé mon nom.

— Comment ?... votre nom ?... vous vous appelez Landinois.

— Ah ! vous savez, monsieur le juge !... les noms propres, ça n'a pas d'orthographe !

Petite définition : Pleur.— L' "arme" de la femme.

— Qu'est devenu Raoul ?

— Il est malheureux.

— Ah bah !

— Son père, ayant fui par vaincre sa paresse, l'avait placé chez un agent de change. Raoul en profita pour faire des dupes. Il n'était que temps qu'il donnât sa démission.

— C'était une carrière à poursuivre.

— En correctionnelle.

La scène se passe à Alfortville entre un locataire et son concierge.

Le locataire, récemment emménagé, gourmande le concierge.

— Vous m'avez trompé !

— Comment, monsieur !

— Mais certainement. Vous m'avez dit qu'il y avait l'eau à tous les étages.

— Oui, monsieur... pendant les inondations.

Calino, vieille, mais affairé, rencontre un ami :

— Toujours dans les affaires. Vous travaillez tout le temps ? demanda celui-ci.

— Oui, je ne m'arrête ni que quand j'aurai 10 000 francs de rente.

— Il vous manque beaucoup ?

— 200 000 francs.

Boireau se précipite dans une cabine téléphonique, les mains sur l'abdomen.

— Eh !... c'est vingt-cinq centimes pour cinq minutes, cria l'employé.

— Vous avez augmenté !... hurie Boireau, mais ça ne fait rien, quand on est pressé, on donnerait cent mille francs !

En police correctionnelle :

— Accusé, vous n'avez pas de moyens d'existence ?

L'accusé tire de sa poche un hareng.

— Eh bien ? Et ça, mon président, s'écrie-t-il.

Profonde stupéfaction du tribunal.

A la chambrée, le fusilier Bridet lit dans un journal, rubrique des faits divers, la phrase suivante : "L'assassin a été immédiatement écorché."

— Sergent, s'écrie-t-il, qu'est-ce que ça veut dire : écorché ?

— Comme vous êtes peu compréhensif ? Ça veut dire qu'il avait des écorchelles !...

